

## Chapitre 2 : Une armure si contraignante ?

L'armure a longtemps été vue par les historiens comme un équipement trop encombrant pour être réellement efficace. Qu'il s'agisse d'une combinaison de mailles ou d'une carapace de plates, elle apparaît comme excessivement lourde, rendant le chevalier incapable de se battre une fois mis à bas de sa monture, voire incapable de se hisser en selle par ses propres moyens. De plus, il semble qu'un tel équipement, par le système de courroies et charnières des armures de plates, comme avec le poids de la maille qu'on enfile, semble être excessivement compliqué à revêtir. En outre, le casque, nécessaire en contexte de bataille, connaît de sérieuses limites : trop ouvert, il expose trop le visage ; trop fermé, il présente des handicaps respiratoires, auditifs et visuels pour son porteur. Mais les chevaliers auraient-ils conservé si longtemps leurs armures lourdes si la contrainte était supérieure à l'efficacité ? Revêtir l'équipement chevaleresque rend-il absolument dépendant ? Et quelles solutions a-t-on apporté à la question de l'équilibre protection / ouverture du casque ?

### 1. Le poids : une « tortue sur le dos » ?

Les historiens et archéologues ont depuis longtemps remis en cause l'idée du chevalier paralysé par le poids de son armure, d'une part par l'étude des prouesses décrites dans les textes (même s'il y a parfois une exagération), comme Boucicaut évoquant sa capacité à grimper à une échelle d'une main en armure complète, et d'autre part grâce à l'estimation du poids des armures avec les pièces conservées et des reconstitutions « sérieuses » de ces objets<sup>1</sup>. En effet, le poids de l'armure, quelle que soit sa nature, a été estimé entre quinze et vingt-cinq kilogrammes. Comme l'affirme Ken Mondschein<sup>2</sup>, un homme en armure bien ajustée peut courir, monter en selle, escalader une échelle et combattre. Cependant, il faut noter que les armures de tournoi, les mieux conservées et dont on dispose de plus d'exemplaires de nos jours, peuvent être beaucoup plus lourdes, avec des poids très variables selon les modèles : pour des raisons de sécurité,

---

<sup>1</sup> La démarche concernant les armures existe déjà depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, avec des érudits comme Sir Richard Wallace, fondateur de la Wallace Collection de Londres, dans laquelle des reconstitutions d'armures côtoient de véritables pièces archéologiques. La démarche de reconstitution des objets a par ailleurs été utilisée récemment par Fabrice Cognot à propos des épées. GOGNOT, Fabrice, *L'Armement médiéval. Les armes blanches dans les collections bourguignonnes, X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Thèse de doctorat d'université en archéologie, Paris : Université Paris-I Panthéon-Sorbonne.

<sup>2</sup> MONDSCHHEIN, Ken, *The Knightly Art of Battle*, Los Angeles, J. Paul Getty Museum, 2011.

on augmente parfois l'épaisseur des pièces d'armure, on double l'épaule gauche d'une spallière démesurée couvrant l'armure ordinaire du côté gauche<sup>3</sup>, on a des heaumes encore plus fermés et plus lourds. Une telle armure, totalement orientée vers la sécurité, ne pose pas de question de mobilité, puisqu'elle ne se porte qu'en contexte « sportif ». Si le chevalier doit se trouver plus ou moins handicapé par le port d'un tel équipement, il est entendu que les organisateurs, écuyers ou autres viennent l'aider à se relever, et que l'adversaire ne profite pas de ce moment pour le tuer, contrairement à un contexte de guerre où la mobilité est essentielle, comme on l'a évoqué précédemment. Les armures de joute sont donc partiellement à l'origine du cliché concernant le poids des armures, car il pouvait parfois y avoir confusion de leurs caractéristiques avec celles des armures de guerre.

Si les armures de mailles et les armures de plates ne divergent pas énormément au niveau de leur poids, il y a tout de même de nettes différences entre sa répartition selon s'il s'agit de mailles ou de plates. La cote de mailles est essentiellement composée de deux parties : le haubert, qui peut inclure les mitons et le camail, et les chausses, attachées à la taille et enfilées sur les jambes, ou bouclées à l'arrière du mollet selon les cas. Les quinze à vingt-cinq kilogrammes d'armure sont donc répartis sur deux points : les épaules, et la taille. La taille supporte les chausses de mailles, qui n'excèdent pas quelques kilogrammes. En revanche, le haubert, structuré comme une chemise métallique, repose entièrement sur les épaules, et constitue la partie la plus lourde de l'armure<sup>4</sup>.

Ce poids est cependant partiellement allégé par la ceinture nouée à la taille par-dessus le haubert et la cote d'armes, comme on l'observe dans la Bible de Maciejowski sur toutes les représentations de chevaliers en armure<sup>5</sup>. Le heaume, de par sa taille, peut reposer sur les épaules, ce qui est particulièrement le cas des heaumes du XIV<sup>e</sup> siècle. L'armure de mailles s'avère donc assez lourde, mais pas handicapante au point d'être bloqué à terre. Le poids est plus gênant au niveau des épaules que sur tout le reste du corps, et pourtant, le chevalier est plus efficace sur le dos de sa monture : étant donné

---

<sup>3</sup> Voir Annexe IV. 3. e.

<sup>4</sup> Au moins dix kilogrammes, généralement quinze kilogrammes. Ces poids ont pu être observés sur des reconstitutions de cottes de mailles, le poids augmentant avec un maillage plus resserré. On ne conserve aucun exemplaire archéologique de cote de mailles du XIII<sup>e</sup> siècle, et la plupart des modèles reconstitués sont inspirés d'une observation iconographique des sources du XIII<sup>e</sup> siècle et des haubergeons du XV<sup>e</sup> siècle dont on a conservé quelques exemplaires, d'après BLAIR, Claude, *European Armour, circa 1066 to circa 1700*, Londres, B.T. Bashford, 1958.

<sup>5</sup> Par exemple, Abraham au registre inférieur du folio 3v. On voit deux ceintures : le ceinturon d'armes, soutenant le fourreau, pend à la hanche, tandis que la ceinture, un peu moins visible car masquée par un pli de la cote d'armes, est clairement serrée, ce qui peut indiquer son importance pour supporter le poids de la cote de mailles, qui, de cette manière, ne repose pas que sur les épaules.

qu'il se sert de ses bras, qui ont à supporter le plus de poids, on comprend qu'étant entraîné, il n'est pas handicapé, malgré la fatigue musculaire que cela peut induire. L'armure de mailles est d'autant moins gênante qu'elle est souple, et les gestes du chevalier peuvent correspondre à des mouvements sans armure.

On note cependant l'importance de l'entraînement du chevalier : si l'armure de mailles ne semble pas le gêner, puisqu'il peut se battre à cheval alors que le maximum de poids se concentre sur les épaules (être à pied ou à cheval n'y change donc rien), quelqu'un de non entraîné peut très vite se fatiguer en portant des coups amples comme on observe dans la Bible de Maciejowski. Ce qui peut particulièrement gêner le chevalier dans un combat à pied en armure de mailles n'est ni le poids, ni la souplesse de la protection, mais plutôt la structure des chausses de mailles, ne permettant pas d'avoir des gestes aussi vifs que l'escrime à pied peut l'exiger. On remarque, d'ailleurs, que les fantassins de la Bible de Maciejowski, même lorsqu'ils portent une cotte de mailles, n'ont jamais de chausses d'armure<sup>6</sup>. Par ailleurs, Goliath<sup>7</sup> porte une tenue de chevalier, mais, se battant à pied, ses jambes sont protégées par des grèves de plates plutôt que par des chausses de mailles. Les chausses n'offrent donc pas des conditions optimales pour se battre à pied, mais la gêne est à relativiser, car dans les scènes de la Bible de Maciejowski représentant des chevaliers en armure hors combat, on voit des chevaliers capables de s'agenouiller ou de grimper tout en portant leurs chausses de mailles<sup>8</sup>. Un chevalier du XIII<sup>e</sup> siècle désarçonné peut donc encore se battre sans trop de souci après s'être relevé, même s'il est plus difficile de courir en chausses de mailles que sans protections de jambes ou avec de simples grèves couvrant le tibia.

Pour ce qui est de l'armure de plates, le poids est beaucoup mieux réparti : le bassinot ne repose jamais sur les épaules, il n'englobe que le crâne. Les bras d'armure (canons et cubitières) reposent en grande partie sur les bras eux-mêmes, et les jambes d'armure (cuissots et grèves) s'appuient surtout sur les jambes du chevalier, bien que des lacets ou des courroies puissent retenir les cuissots à la taille. Pour le corps, le plastron et les spallières reposent sur les épaules, et mieux le plastron est ajusté, moins les épaules ont à soutenir de poids. Avec l'armure de plates et le harnois, le chevalier subit un moins grand poids sur les épaules qu'avec la maille, même si le plus grand poids y reste concentré. La

---

<sup>6</sup> Folio 24v.

<sup>7</sup> Folio 27v.

<sup>8</sup> Folio 24r., registre supérieur.

meilleure répartition de ce poids offre une meilleure endurance au chevalier. On pourrait cependant penser que l'armure de plates, étant rigide, va limiter la souplesse.

Ce n'est que partiellement une idée reçue. Un bon harnois articulé en de nombreux points et fait sur mesure permet de se mouvoir avec une parfaite aisance. En revanche, ce genre d'équipement étant extrêmement coûteux, il n'est pas rare qu'un chevalier porte une armure seulement approximativement à sa taille, comme dans le cas d'une armure prise comme butin, ou de l'achat de pièces « standardisées » dans les grands ateliers tels que Milan, et ajustées par la suite<sup>9</sup>. Il y a donc un plus grand risque de limitation de la souplesse. Mais malgré ces remarques, on voit dans le *Fior di Battaglia* qu'une armure convenable est censée offrir une assez grande souplesse. En effet, comment réaliser les techniques de luites et autres clés fondamentales dans l'enseignement du combat en armure chez Fiore dei Liberi<sup>10</sup> ? Les seuls éléments réellement gênants pour le chevalier à pied en armure de plates sont les solerets démesurés que l'on peut observer sur certaines armures. Pourtant, il est possible d'en porter de plus adaptés, voire de ne pas en porter du tout, tout en revêtant le reste de l'armure.

Pourquoi a-t-on longtemps considéré le chevalier à pied si incapable de se battre ? D'autres preuves de cette capacité existaient, notamment avec les tactiques anglaises de la Guerre de Cent Ans, consistant à former une puissante infanterie en faisant mettre pied à terre aux hommes d'armes pour soutenir l'archerie, comme Henri V l'a personnellement fait à Azincourt. À Poitiers, Jean II avait mal compris cette tactique, mais le fait même qu'il combatte à pied prouve qu'il n'était pas inenvisageable pour un chevalier de vaincre à pied, même avec une armure prétendument trop lourde. Deux autres raisons amènent les chevaliers à rechigner à se battre à pied. Il y a d'une part, la question sociale : le cheval fait partie intégrante du prestige du chevalier, et c'est atteindre son orgueil d'exiger de lui de se battre comme un vulgaire piéton. Ensuite, il y a les stratégies de survie : à cheval, le chevalier jouit d'une plus grande mobilité que n'importe quel piéton, même légèrement équipé. Un cavalier domine physiquement ses adversaires, et surtout il peut fuir si la bataille tourne en sa défaveur. En mettant pied à terre, non seulement un chevalier peut se sentir humilié de se battre à la manière des roturiers, mais il s'expose aussi beaucoup

---

<sup>9</sup> BAPTISTE, Nicolas, « L'armure et ses typologies. Étude comparée des représentations et des objets. » in JACQUET, Daniel, SCHNERB, Bertrand, *L'art chevaleresque du combat : le maniement des armes à travers les livres de combat (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*, Neuchâtel, Presses universitaires suisses, 2012.

<sup>10</sup> Les figures 3 et 4 du folio 33v. montrent des techniques nécessitant une assez grande souplesse ; elles sont pourtant réalisées en armure de plates.

plus au danger. Si un chevalier choisit de se battre à pied sans même avoir été désarçonné, il signifie par là un engagement profond dans le combat qu'il va mener.

Mais le combat pédestre, même s'il peut être un choix tactique de plus en plus courant à la fin du Moyen Âge, n'est pas la norme. Le plus souvent, un chevalier à pied s'est vu privé de son cheval, tué sous lui, ou après avoir été simplement désarçonné. Le désarçonnement en soi peut cruellement handicaper le chevalier, qui peut ne pas se relever. Contrairement à ce que l'on a pu croire, ce n'est pas tant le poids de l'armure que la violence du choc qui le retient ainsi au sol. Une telle chute peut sonner voire assommer même des hommes d'aussi rude constitution que ces cavaliers lourds entraînés à la guerre depuis l'enfance. C'est dans ce genre de cas qu'un chevalier peut apparaître comme une « tortue sur le dos ». Si le poids de l'armure n'est pas un souci en soi, cumulé au choc et à l'étourdissement, il peut être bien plus problématique. En outre, le chevalier désarçonné est très exposé : non seulement il ne peut pas fuir, mais s'il a été renversé dans le contexte d'une charge de cavalerie, il peut se retrouver piétiné par les chevaux adverses comme de son propre camp. Face à d'autres fantassins ou chevaliers démontés, il risque beaucoup plus sa vie, comme expliqué dans le chapitre précédent. Il est aussi très désavantagé face à ses adversaires encore à cheval, qui peuvent le renverser ou largement le dominer dans un affrontement au corps à corps.

Pourtant, cette infériorité n'est pas inéluctable. Comme le prouvent les techniques proposées par Fiore dei Liberi, un chevalier peut en combattre un autre à pied, et va généralement, grâce à son entraînement, dominer les autres piétons. Le plus gros risque face à un autre fantassin est que celui-ci dispose d'une arme à distance et puisse s'en servir, pour blesser et affaiblir ou tuer, avant de passer au corps à corps. Face à un cavalier, le chevalier démonté peut encore s'en sortir. Preuve de la possibilité de ce cas de figure, Fiore dei Liberi propose plusieurs techniques pour vaincre un cavalier en armure en étant soi-même à pied<sup>11</sup>. La technique est assez simple : lorsque le chevalier à pied est chargé, il attend en « *dente di cenghiaro*<sup>12</sup> », saute de côté au dernier moment et frappe son adversaire avec le fer ou le talon de sa lance. Cette situation prouve par ailleurs la grande mobilité que conserve un homme en armure de plates à pied. Il s'agit en quelque sorte d'une mobilité spécifique à l'escrime. Certes, le chevalier n'est plus assez mobile pour parcourir de grandes distances, effectuer des charges ou fuir le champ de bataille si le

---

<sup>11</sup> *Fior di Battaglia* : folio 46r., *Florius de Arte Luctandi* : folios 6r. et 6v. Voir Annexe VII. 1.

<sup>12</sup> Que l'on peut traduire par « dent de sanglier », les noms des gardes étant assez imagés. En effet, cela consiste à tenir l'arme prête pour une estocade de haut en bas, à la manière d'un coup de défense de sanglier.

combat tourne à la débâcle, mais il est suffisamment mobile pour combattre efficacement, le mouvement constant, le jeu de jambes, étant l'un des fondamentaux de l'escrime ancienne et moderne.

Ces éléments sont confirmés par la dimension sportive des Arts Martiaux Historiques Européens : les concurrents (duels d'escrime, affrontements en équipes) sont tout à fait capables de se mouvoir en armure de plates. Ces personnes du XXI<sup>e</sup> siècle sont pourtant bien loin de bénéficier des entraînements quotidiens et depuis le plus jeune âge des chevaliers médiévaux. Selon l'adage « qui peut le plus, peut le moins », le simple fait que ceux qui « peuvent le moins » soient capables de se battre à pied en armure dans un contexte sportif prouve que « ceux qui peuvent le plus », les chevaliers, sont largement capables de se battre, même mis à bas de leur cheval. Le chevalier désarçonné ou démonté n'est alors pas le guerrier en détresse que les historiens ont autrefois pu décrire. Si détresse il y a, elle n'est pas liée aux capacités du chevalier ni à un éventuel handicap dû à l'armure, mais plutôt à une rigidité psychosociale selon laquelle le chevalier est par essence un cavalier lourd qui ne doit pas se mêler au vulgaire des combattants. Il semble que cette rigidité ait été moins grande dans les armées anglaises que dans les armées françaises de la Guerre de Cent Ans, le couple fantassin/chevalier démonté ayant bien mieux démontré son efficacité tactique dans les troupes d'outre-Manche.

## 2. Se « ferver » : une dépendance ?

L'armure de guerre, qu'elle soit de mailles ou de plates, offre une bonne mobilité malgré son poids. Cependant, le poids comme la structure de l'armure peut poser problème au moment de la revêtir. Est-il possible d'enfiler une armure à la hâte et sans aide extérieure ? L'escarmouche étant le type de combat le plus courant dans la guerre médiévale, les attaques-surprises ne sont pas rares. Un chevalier peut-il réagir en enfilant sa protection corporelle si importante ?

Le casque semble être la pièce la plus aisée à revêtir rapidement : il suffit de le poser sur la tête<sup>13</sup>, qui, rappelons-le, est l'une des cibles privilégiées. L'idéal est de fixer la courroie sous le menton, évitant qu'il tombe, mais même si le guerrier n'a pas le temps de le faire, un casque enveloppant comme le heaume a peu de chances de chuter

---

<sup>13</sup> Comme au folio 3v. de la Bible de Maciejowski.

rapidement, à moins que l'adversaire ne cherche sciemment à l'arracher. Toutefois, la situation est plus complexe lorsqu'il s'agit de revêtir l'armure de corps, de se « ferverstir ».

Le haubert est une chemise d'anneaux de fers fermée, composée de trois « tubes » (les deux manches et le tronc, souvent fendu au niveau des cuisses, devant et derrière, pour permettre de chevaucher). La seule manière de revêtir une telle armure est de l'enfiler comme n'importe quel vêtement fermé. Mais le poids<sup>14</sup> risque alors de causer du souci, associé à la structure souple de ce type de protection. On comprend dès lors l'importance du rôle d'un écuyer ou d'un valet d'armes, assistant le chevalier dans le processus d'enfillement de la lourde cotte de mailles.

Pourtant, il ne semble pas impossible d'enfiler seul un haubert. Au folio 3v. de la Bible de Maciejowski, le registre supérieur<sup>15</sup> représente un guerrier élamite revêtant son haubert en toute urgence, alors que les troupes d'Abraham saccagent le camp. On voit bien qu'il enfle la cotte de mailles à la manière d'un vêtement, passant les bras en premier. Mais on remarque aussi que, dans la précipitation, il n'a revêtu aucun gambison. Le gambison étant un vêtement très épais, la cotte de mailles, généralement aux mesures du porteur, est un peu plus large que la carrure ordinaire de celui-ci : il doit donc être plus simple d'enfiler une cotte de mailles sans aide, à même la tunique, l'absence de l'effet de frottement de l'épais gambison facilitant les choses. Cependant, il y a là deux défauts : le chevalier ne se garantit que des coupures, aucun rembourrage ne venant le préserver des chocs, et, la cotte étant ainsi moins ajustée, son poids peut s'avérer plus gênant et le corps est exposé à la morsure des anneaux métalliques.

Sur la même image, on peut observer deux autres situations : un guerrier portant son gambison sur l'épaule, et un homme en haubert enfilant des cuissots gamboisés. Dans le premier cas, on peut supposer que le combattant emporte le gambison dans sa fuite en espérant pouvoir le revêtir ultérieurement pour ne pas être trop exposé s'il se voit confronté à un adversaire. Bien qu'il s'agisse d'un vêtement de tissu, en principe rapide à enfiler, le gambison du XIII<sup>e</sup> siècle est très épais et totalement fermé, et possède donc un certain poids et limite potentiellement la souplesse : le même problème qu'avec le haubert se pose, mais, seul, il peut être plus long d'enfiler le gambison, avec l'effet de frottement du rembourrage (tandis que le poids du haubert va mécaniquement l'entraîner vers le bas une fois qu'on a réussi à passer la tête et les bras). Le troisième personnage, situé entre les deux précédemment évoqués, porte déjà un haubert, mais on le voit enfiler en dessous

---

<sup>14</sup> Environ quinze kilogrammes.

<sup>15</sup> Voir Annexe I. 1.

des cuissots gamboisés pour garantir ses cuisses des chocs. À sa façon de les revêtir, on comprend que les cuissots sont tubulaires, à la manière des chausses civiles de la même période. On voit ici que le chevalier peut également revêtir seul cet élément d'armure.

Il est donc possible de revêtir seul une armure de mailles complète sans aide extérieure, mais cela reste relativement long, et, dans l'urgence, le haubert seul semble être mis en priorité, afin de se protéger des coupures. Si l'on se fie au folio 3v. de la Bible de Maciejowski, on peut observer deux types de réactions immédiates pour se protéger : on s'équipe soit du haubert, soit du gambison, mais pas des deux à la fois, montrant la difficulté à se revêtir seul de l'équipement optimal. Une fois l'un des deux sur le corps, on cherche à se garantir des attaques soit au niveau des membres inférieurs, soit à la tête, correspondant à deux stratégies défensives différentes. En adoptant le casque, on choisit de risquer d'encaisser plus de coups, afin de pouvoir frapper soi-même avec plus de véhémence<sup>16</sup>. En choisissant de couvrir plutôt les membres inférieurs, on accepte de risquer plus son corps, mais de devoir défendre sa tête avec son arme<sup>17</sup>.

L'idéal, pour un chevalier, est bien entendu de disposer « d'assistants » (écuyers, valets d'armes) pour revêtir l'armure complète. D'abord, il faut mettre les « amortisseurs de choc » que sont le gambison et les éléments gamboisés tels que les cuissots. Ensuite, on se « fervestit » : les chausses de mailles doivent être mises en premier, pour des questions pratiques, car fixées à la taille et portées sous le haubert, qu'on enfle après. Enfin, on pose le casque, qu'on attache sous le menton avec une courroie. Comme évoqué précédemment, il est possible de revêtir une armure « dans le désordre » (les cuissots après le haubert), mais avec certaines limites. En outre, même s'il est possible d'enfiler le haubert seul, même avec le gambison, la limitation de dextérité ainsi provoquée peut-être palliée par l'assistance d'un écuyer afin d'ajouter les dernières pièces d'armures (il s'agit souvent du casque, éventuellement des canons d'avant-bras ou des grèves). Sans aide, il semble plus aisé d'enlever l'armure que de la mettre : il suffit de se pencher en avant, en se servant du poids du haubert pour le faire glisser<sup>18</sup>.

Pour l'armure de plates, les pièces étant séparées et rigides, la question du poids se pose moins. Pour le haubergeon, parfois porté en dessous comme dans le *Florius de Arte Luctandi*, la problématique se rapproche de celle du haubert, à ceci près qu'étant plus

---

<sup>16</sup> Ce qui peut être particulièrement adapté quand on se bat à la hache ou à la masse.

<sup>17</sup> Ce qui s'adapte au combat à l'épée et au bouclier, le format de l'écu à énarmes permettant une défense plus aisée de la tête que des membres inférieurs.

<sup>18</sup> Bible de Maciejowski : folio 28r. ; Figure 12 de l'article « Armure » in VIOLLET-LE-DUC (d'après), *L'Encyclopédie médiévale, tome 2 : Architecture et mobilier*, Paris, Bibliothèque de l'Image, 2004.

court, il est plus léger et plus facile à enfiler. Dans cette même source, les pourpoints<sup>19</sup> s'ouvrent et se ferment sur le devant<sup>20</sup>. Il en va de même dans le *Fior di Battaglia*<sup>21</sup>. Se revêtant comme des gilets, ils sont donc plus simples à mettre seuls que les gambisons fermés du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>.

Les courroies attachant les pièces d'armure ne sont visibles dans aucune des œuvres de Fiore dei Liberi. Cela tient de la simplification graphique, la courroie étant, de base, un élément volontairement peu visible de l'armure, car constituant une fragilité de celle-ci. En effet, on évite ainsi que l'ennemi tranche la courroie et démonte l'armure, mais cela rend les courroies peu accessibles pour le porteur<sup>23</sup>, souvent placées dans son dos et rendant d'autant plus nécessaire l'aide d'un « assistant ».

Une armure de plates n'est donc pas une protection qui s'enfile en urgence : ses éléments sont trop disparates et nombreux, et même avec un simple plastron, le système de fixation est trop peu accessible au porteur. Le haubergeon est donc d'autant plus utile dans ce genre de situation, car, comme son ancêtre le haubert, il peut s'enfiler précipitamment, voire même plus aisément et rapidement que celui-ci. Il reste donc un élément utile de la panoplie du chevalier, même s'il tombe en désuétude avec l'apparition du harnois blanc (surtout chez les chevaliers, car il est encore courant chez les fantassins). Pourtant, le principe d'une protection de corps souple et facile à enfiler ne disparaît pas chez les chevaliers : les *corazzine* italiennes et brigandines<sup>24</sup> deviennent de plus en plus courantes, aussi bien sur les piétons que sur les chevaliers. Ce sont des armures constituées d'éléments de plates, mais alliant les qualités de la plate à la souplesse de la maille. En outre, le système de fermeture de ces deux protections alliant métal et tissu se rapproche de celui du pourpoint, permettant au chevalier de se vêtir seul et avec aisance.

---

<sup>19</sup> Les auteurs médiévaux comme les historiens utilisent aussi bien les termes « hoqueton », « gambison » et « pourpoint » pour qualifier un même vêtement. Nous avons choisi, pour des questions de clarté, de nommer « gambison » le vêtement très épais, long comme une tunique, porté jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, et « pourpoint » son homologue plus court porté à partir de la fin du même siècle.

<sup>20</sup> Par exemple, au folio 15v.

<sup>21</sup> Par exemple, au folio 26r., figure 2.

<sup>22</sup> Précisons qu'il n'est plus besoin, en ce début de XV<sup>e</sup> siècle, d'avoir un vêtement fermé aussi épais pour couvrir le ventre, sensible avec la cotte de mailles. En effet, le plastron et la pansière couvrent entièrement la faiblesse qu'aurait pu constituer le mode de fermeture du pourpoint.

<sup>23</sup> Voir les systèmes de fermeture et d'attache des pièces d'armure sur les figures des articles « Armure », « Arrière-bras et avant-bras », « Brassard », « Cuissot », « Dossière », « Pansière », « Plates » de VIOLLET-LE-DUC (d'après), *L'Encyclopédie médiévale, tome 2 : Architecture et mobilier*, Paris, Bibliothèque de l'Image, 2004.

<sup>24</sup> Voir l'article « Brigantine » in VIOLLET-LE-DUC (d'après), *L'Encyclopédie médiévale, tome 2 : Architecture et mobilier*, Paris, Bibliothèque de l'Image, 2004.

Il semble donc que les armures les plus protectrices dans leurs structures soient aussi les plus difficiles à revêtir, pour la simple raison que la rendre « inaccessible » à l'ennemi la rend aussi relativement inaccessible au porteur. La présence d'un écuyer ou d'un valet d'armes est toujours préférable, tout comme des conditions permettant de prendre son temps, mais dans le cas du harnois blanc, ces deux facteurs sont absolument nécessaires. Cette armure, que seuls les chevaliers les plus fortunés peuvent avoir en totalité et sur-mesure (la protection ne cessant de se perfectionner), ne nécessite pas qu'une grande richesse afin de pouvoir acheter un objet au prix élevé : une telle armure suppose de disposer d'un personnel ou d'assistants aidant à fixer chaque élément. Cela explique le succès de la brigandine, alternative moins chère et plus commode, même si un peu moins protectrice, adoptée par les chevaliers de tous rangs.

Le « handicap » du chevalier vis-à-vis de l'armure n'est pas tant à rechercher dans le poids de celle-ci, mais plutôt dans la relative dépendance dans laquelle se trouve tout chevalier voulant revêtir une protection optimale. Mais au-delà de la contrainte du poids, tout à fait relative, et de celle de la complexité à revêtir l'armure, bien réelle, mais pas inéluctable, il est une contrainte majeure, source de nombreux réajustements au cours du Moyen Âge : la protection crânienne et faciale. En effet, les casques de chevaliers ont toujours oscillé autour d'une protection optimale et de handicaps physiques conséquents : limitation de la vue, forte gêne respiratoire, audition limitée. Il convient d'examiner la recherche d'équilibre entre protection et contrainte, et les conséquences que peuvent avoir lesdites contraintes dans un combat.

### 3. Le casque : fondement de la survie et élément contraignant.

La tête est l'une des principales cibles des lames et armes contondantes, le casque est donc un outil de survie fondamental. Cependant, la structure même du casque peut s'avérer soit insuffisante, soit contraignante, menant à une recherche constante d'équilibre entre protection maximale et limitation des contraintes inhérentes à celle-ci.

Le premier casque « chevaleresque », par ordre chronologique, est le casque à nasal, tel qu'on peut le voir sur la Tapisserie de Bayeux (XI<sup>e</sup> siècle) et encore présent dans la Bible de Maciejowski (XIII<sup>e</sup> siècle). Pour avoir été utilisé si longtemps, malgré des caractéristiques protectrices assez limitées, il semble avoir été assez apprécié. Son

premier défaut est qu'il expose une grande partie du visage<sup>25</sup>, mais toute protection n'est pas absente pour autant. En plus de la calotte de fer, qui, comme tout casque, protège le crâne, l'élément protecteur caractéristique est le nasal, arrêtant les coups de taille horizontaux<sup>26</sup> contre le visage. Malgré l'efficacité protectrice de ce nasal, la structure du casque fait que, face à un choc trop rude, le nasal peut s'écraser contre le nez et le casser. C'est certes une blessure moins grave que le coup porté en l'absence de nasal, mais on voit tout de suite la limite de ce genre de casque. Il côtoie pourtant le heaume<sup>27</sup> et le chapel de fer encore au XIII<sup>e</sup> siècle. Cela s'explique par certaines qualités, liées à l'absence de contraintes : il offre une bonne vue, une bonne respiration et une bonne ouïe. Mais les chevaliers ayant un souci d'une meilleure protection faciale, le heaume se développe dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

Casque spécifiquement chevaleresque, le heaume est au départ, comme l'écrit Claude Blair<sup>28</sup>, un élargissement du nasal, et est constitué simplement d'un facial, sans que la nuque soit couverte. Il est donc beaucoup moins protecteur que son successeur du XIII<sup>e</sup> siècle, mais possède deux avantages : les oreilles ne sont pas trop masquées, permettant de conserver un contact auditif avec la troupe, et la respiration est moins gênée, car l'air passant sur les côtés s'ajoute à celui passant par les trous de ventilation. Le heaume du XIII<sup>e</sup> siècle, en revanche, pose plus de problèmes. Étant totalement englobant, comme on le voit dans la Bible de Maciejowski, il bloque l'ouïe et la respiration, en plus de limiter la vue comme son prédécesseur. On le voit dans la *Vie de saint Louis* : Jean de Joinville propose son chapel de fer au roi pour que celui-ci puisse l'échanger contre son heaume et ainsi « prendre l'air »<sup>29</sup>. Le heaume limitant la respiration, il ne peut être porté longtemps, et encore moins dans les conditions climatiques des terres de croisade.

Par les problèmes d'audition qu'un tel casque peut causer, il y a un risque de soucis de communication au sein de la troupe, ce qui peut entraîner la panique ou au moins accentuer l'indiscipline ambiante des troupes de chevaliers<sup>30</sup>. Décrit ainsi, le heaume

---

<sup>25</sup> Voir tableau des « Blessures à la tête en fonction du casque » et des « Blessures au visage et au cou (casque à nasal), à propos de la Bible de Maciejowski.

<sup>26</sup> Appelés *mezani* dans le *Fior di Battaglia*.

<sup>27</sup> Voir Annexe IV. 2. b.

<sup>28</sup> BLAIR, Claude, *European Armour, circa 1066 to circa 1700*, Londres, B.T. Bashford, 1958.

<sup>29</sup> JOINVILLE (de), Jean, *Vie de saint Louis*, Paris, Lettres gothiques, 2014 (1995), Texte établi, traduit, présenté et annoté avec variantes par Jacques Monfrin d'après le texte en ancien français écrit entre 1305 et 1309, p. 291 « Pendant que nous avancions, je lui fis ôter son heaume, et je lui donnai mon chapeau de fer pour qu'il ait de l'air ».

<sup>30</sup> À leur sujet, Claude Gaier parle « d'individualistes forcenés ».

semble être une contrainte plus qu'une véritable protection. Mais si les chevaliers conservent ce casque malgré ses défauts, c'est aussi parce qu'il s'agit de la meilleure protection dont ils disposent. Englobant complètement la tête, le heaume protège le crâne, la nuque et le visage. L'efficacité protectrice du heaume peut se démontrer aisément avec son usage, encore au XV<sup>e</sup> siècle, dans les tournois<sup>31</sup>, où la sécurité est recherchée avant tout. Comme évoqué précédemment avec le poids, la protection prime sur toute question de limitation des contraintes, le contexte étant « sportif ». Autrement dit, malgré toutes les gênes provoquées par un casque de type « heaume », on a là un degré de protection optimal propice au contexte du combat « à plaisance ». Cependant, pour la même raison qu'on ne porte pas des armures de joute à la guerre, le heaume n'est plus le casque-roi des champs de bataille dès la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Jugé trop malcommode malgré son « prestige chevaleresque », on finit par lui préférer le bassinnet<sup>32</sup>.

Issu des cervelières parfois portées sous le heaume, le bassinnet s'agrandit durant le XIV<sup>e</sup> siècle, et se porte de plus en plus seul. Un bassinnet englobe tout le crâne, mais il a deux défauts : ne descendant pas aussi bas que le heaume, la nuque doit être protégée par de la maille, et surtout, le visage est complètement exposé. C'est pourquoi on le dote rapidement d'une visière appelée « ventail(le) » ou « mézail ». Le premier nom de cette nouvelle protection faciale évoque en lui-même la qualité particulière du bassinnet : il permet de « prendre le vent ». On n'a pas besoin de le retirer, il suffit de relever le ventail dès que l'on manque d'air, ce qui est essentiel dans la dynamique d'un combat. En effet, dans le *Fior di Battaglia*, on voit de nombreux bassinets dont le ventail a été ôté<sup>33</sup>. Comme l'explique Ken Mondschein<sup>34</sup>, Fiore dei Liberi privilégie une bonne respiration à sa protection faciale, qu'il garantit grâce à ses talents de bretteur. Mais, si le ventail apparaît comme la principale qualité du bassinnet, elle ne lui est pas spécifique, car il existe, au XIV<sup>e</sup> siècle, des heaumes à visière amovible<sup>35</sup>. De plus, les heaumes de cette période, comme les bassinets, n'ont pas un timbre plat (au contraire des heaumes du siècle

---

<sup>31</sup> Avec le heaume dit « à tête de crapaud », voir figure 36 de l'article « Heaume » de VIOLLET-LE-DUC (d'après), *L'Encyclopédie médiévale, tome 2 : Architecture et mobilier*, Paris, Bibliothèque de l'Image, 2004.

<sup>32</sup> Voir Annexe IV. 2. c.

<sup>33</sup> Folios 32v., figures 2 et 4 ; 33r., figure 3 ; 33v., figures 1, 2 et 4 ; 34r. ; 34v. ; 35r., figure 1 ; 35v., figures 3 et 4 ; 36r. ; 36v. ; 37r. ; 37v. ; 39r. ; 39v. ; 40r. ; 41v., figure 2 ; 42r., figure 1 ; 42v., figure 2 ; 43r., figure 1 ; 43v., figure 1 ; 46r.

<sup>34</sup> MONDSCHNEIN, Ken, *The Knightly Art of Battle*, Los Angeles, J. Paul Getty Museum, 2011.

<sup>35</sup> Voir figure 22 dans l'article « Armure » et figures 27, 28, 33 de l'article « heaume » de VIOLLET-LE-DUC (d'après), *L'Encyclopédie médiévale, tome 2 : Architecture et mobilier*, Paris, Bibliothèque de l'Image, 2004.

précédent), mais plutôt ovoïde ou arrondi permettant de défalquer les coups de taille descendants, les *fendenti* de Fiore dei Liberi. C'est surtout la mobilité du cou qui fait privilégier le bassinnet au heaume. Non enveloppant, plus léger, même avec le ventail abaissé, il permet de mouvoir la tête (la vue étant limitée) sans avoir à bouger tout le corps. En outre, le mézail en pointe du bassinnet dit « à bec de passereau » permet de dévier les coups de lance que le chevalier peut recevoir lors d'une charge.

Mais la force du bassinnet est aussi sa faiblesse. Avec le « bec de passereau », les coups de lance sont mieux déviés, mais la forme du casque donne plus de prise aux *fendenti* et aux mains de l'adversaire, qui peut relever la visière pour frapper<sup>36</sup>. Le cou est aussi plus exposé qu'avec le heaume, même si le bassinnet est généralement associé à un col de mailles. Le réajustement du bassinnet face à ces problématiques aboutit au bassinnet dit « à la française » ou grand bassinnet<sup>37</sup>. Ce bassinnet est plus ajusté à la morphologie de la tête et du cou qu'un heaume, mais repose sur le colletin, au niveau des épaules. Le souci du « bec de passereau » est corrigé par une forme bombée du ventail, permettant de dévier les coups d'estoc en donnant moins de prise aux coups de taille. Comme pour les bassinnets précédents, on peut enlever le ventail, ce que Fiore dei Liberi n'hésite pas à faire. Avec ce type de casque, un autre problème du bassinnet est corrigé : un coup violent pouvait enfoncer la visière dans la gorge, mais Claude Blair a mis en évidence l'apparition de blocages à ressorts à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Cependant, le bassinnet « à la française » retrouve certains défauts du heaume : le cou est protégé, mais bloqué, le casque est plus lourd.

Durant le XV<sup>e</sup> siècle, deux casques se concurrencent et se complètent : l'armet, héritier du grand bassinnet, plus léger et perfectionné, et la salade, héritière du chapel de fer, mais protégeant mieux la nuque, et complétée par une bavière pour couvrir le cou et le menton. Le principe de la visière amovible est conservé pour les deux casques, et les yeux restent la faiblesse principale.

L'évolution du casque médiéval est faite d'incessants allers-retours dans la recherche d'un même objectif : limiter la contrainte et assurer une protection maximale. La première phase d'évolution s'oriente vers l'amélioration de la protection, quitte à accentuer les aspects contraignants du casque. La gêne occasionnée est réelle, mais relative, car le heaume est tout de même resté le casque chevaleresque par excellence durant un siècle et demi, sans compter sa pérennité ultérieure en tournoi. Mais, comme l'évoquent les

---

<sup>36</sup> *Fior di Battaglia* : folio 33v., figure 1.

<sup>37</sup> Il s'agit du style de bassinnet porté ouvert par les personnages du *Fior di Battaglia* comme au folio 32v., figures 2 et 4.

sources du XIII<sup>e</sup> siècle, le principal problème du heaume est son manque de ventilation, d'où l'évolution vers le bassinot, pour ce qui est de la guerre. Les transformations ultérieures de ce casque tiennent de constants réajustements entre confort, mobilité et protection. Comme pour l'armure de corps, l'évolution divergente des casques en guerre et en tournoi met en exergue la différenciation de plus en plus aiguë entre ces deux pôles d'activités chevaleresques. Dans le contexte guerrier, la mobilité et la respiration, alliées à une protection suffisamment bonne, sont des préoccupations fondamentales. En tournoi, il s'agit de la protection avant tout, quelles que soient les contraintes occasionnées, étant donné que les risques tiennent plus de l'abus des compétiteurs que de la capture ou de la mise à mort. On note, par ailleurs, que si la question du casque fermé ou à visière pour l'armure de joute<sup>38</sup> reste ouverte, le principe du ventail est conservé par les casques de guerre, réaffirmant l'importance de la vue et de la ventilation (et donc de l'endurance) au combat<sup>39</sup>.

Lorsque l'on s'interroge sur les contraintes posées par l'armure, il faut avant tout s'interroger sur le type d'armure, avec cette simple association : plus l'armure est protectrice, plus elle risque d'être contraignante. Ainsi, l'image d'une armure peu pratique, trop lourde, avec des casques assurant une vue et une ventilation minimales, peut s'appliquer, dans une moindre mesure, aux armures de tournoi. En revanche, l'armure de guerre, qu'elle soit de mailles ou de plates, doit devenir une sorte de seconde peau du chevalier.

Cependant, malgré l'optimisation de l'armure, les contraintes ne sont pas absentes. Autant l'armure de corps parvient à s'approcher de son idéal, autant le casque conserve des limites, et c'est au chevalier de choisir ce qui lui convient le mieux, sur une échelle entre confort et protection. En revanche, là où la contrainte est plus forte, c'est au moment de revêtir l'armure. La cote de mailles peut se revêtir (laborieusement) seul, tandis qu'il est beaucoup plus complexe, voire parfois impossible, de revêtir un véritable harnois sans aide extérieure.

Si la protection faciale a un prix durant le combat (gêne respiratoire, visuelle et auditive), la protection corporelle a un prix dans « l'avant ». Afin de pouvoir bénéficier d'une protection optimale, le chevalier doit pouvoir bénéficier d'aide et de suffisamment

---

<sup>38</sup> Heaume à tête de crapaud ou armet.

<sup>39</sup> On peut même se demander, en observant le *Fior di Battaglia* si, pour le combat à pied, il ne serait même pas plus judicieux de combattre avec la visière ouverte voire enlevée.

de temps pour revêtir son armure. L'armure peut donc s'avérer tactiquement contraignante, autant dans la préparation d'un affrontement que dans la structure militaire entourant le chevalier. Mais en même temps, elle semble nécessaire à la tactique par excellence de la cavalerie lourde de choc : la charge à la lance couchée.

[McCours.com](https://www.mccours.com)